



**Malheur
aux vaincus**

GWENAËL BULTEAU

**Le nouveau
maître du polar
historique**

Malheur aux vaincus

Du même auteur

La République des faibles
La Manufacture de livres
10/18

Le Grand Soir
La Manufacture de livres
10/18

Gwenaël Bulteau

Malheur aux vaincus

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-075-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Pat,

L'enchaînement des événements est prévisible. René Josse entend le même discours depuis l'enfance. La morale, rien que la morale, obéir, reconnaître ses torts, s'amender, rentrer dans le rang. Les instituteurs se doutent qu'il finira mal, le fils Josse, avec ses conneries de petit vaurien, allant des chapardages de matériel agricole aux insolences envers les anciens combattants, comme si le monde et ses règles constituaient un affront à son existence. Les taloches des gendarmes ne sont rien en comparaison des corrections du père qui lui enfonce sa vérité dans le crâne à coups de poing et d'insultes cuisantes. À la mort du vieux, René ne verse pas une larme.

Depuis l'âge de douze ans, il gagne son pain en travaillant à la mine. Le dimanche, au bistrot, les conversations des adultes portent toujours sur le même sujet, les salaires de misère, le manque d'argent. Ce n'est pas une vie, mais un carcan insupportable de privations et d'humiliations quotidiennes. Sa mère le tanne pour qu'il

mette de côté. En guise de réponse, il claque sa paye hebdomadaire en tournées de bière. Préparer l'avenir ? Ça le fait rire. Il n'en a jamais eu.

Et puis il rencontre une fille. C'est toujours la même histoire, de toute éternité.

Tout ce ramdam à cause d'une fille.

Hélène a seize ans. La nature l'a dotée d'une chevelure flamboyante. Des rumeurs courent sur les rousses : leur parfum, leur obsession pour les choses du sexe, leur réputation d'exécrables nourrices. René aime se promener à son bras. Une petite flamme brûle dans le regard de la rouquine. René tuerait pour cette lueur-là.

Un samedi soir, ils se rendent au bal musette. La musique de l'orchestre l'emplit tout entière, avoue-t-elle à René, la vague déferlante de l'accordéon, le ressac du violon. Le jeune homme, lui, se languit de la culbuter. À la nuit tombée, le maire du village vient mettre fin aux festivités, en donnant de longs coups de sifflet pour intimider aux jeunes femmes de rentrer chez elles. Malgré leurs cris de dépit, au bout du compte les filles obtempèrent, dociles. Mais Hélène refuse de voir s'achever la fête. Elle entraîne René dans la campagne où elle se jette sur lui. Ils consomment leur union, cernés par les railleries des animaux nocturnes. Un seau d'eau glacée ne parviendrait pas à les décoller.

– J'ai une surprise pour toi, lui dit-il, un beau soir en la caressant, émerveillé par la douceur de sa peau.

Elle le regarde, engourdie de frissons.

– Encore une de tes blagues ? Vas-y, crache le morceau !

– C'est une surprise ! répète-t-il en haussant les épaules, un sourire moqueur aux lèvres.

Elle se redresse vivement, essaie de l'attraper tandis qu'il se dérobe. La vision de sa poitrine menue lui redonne de la vigueur. Hélène s'en rend compte.

– Dis-moi, s'il te plaît, le supplie-t-elle d'une voix plus tendre.

– Samedi, je t'emmène à Paris.

Il sort de sa poche une feuille de journal qu'il déplie avec soin. L'Exposition universelle ouvre ses portes le 5 mai. C'est la foire aux merveilles avec la présentation de la tour Eiffel, la galerie des machines et les films parlants. Elle regarde la date sur le journal. Son visage s'assombrit.

– Tu te fiches de moi ? C'est fini depuis longtemps !

– Et alors ? Il y aura toujours les films parlants. Et les villages nègres sont installés en permanence. On peut aussi acheter des tickets pour faire une ascension dans un ballon captif. Tu n'as pas envie de voir Paris, une fois dans ta vie ?

– Comment on fait pour y aller ? Et payer tout ça ? On n'a pas un rond !

Il embrasse ses lèvres et sa gorge tachée de son.

– Vendredi, deux heures avant l'aube, je viendrai te chercher en bas de chez toi.

– Ne me déçois pas ! lâche-t-elle comme une menace.

Il frissonne. C'est bizarre. Lui qui ne s'est jamais projeté, il n' imagine pas son avenir sans cette fille.

À l'heure convenue, Hélène l'attend au pied de sa

maison, vêtue d'un manteau de dame. Elle porte un joli sac emprunté à une amie pour jouer à la Parisienne. Ils longent les voies de marchandises vers la gare de Douai éclairée par les becs de gaz. Les cheminots, qui organisent régulièrement des rondes, discutent au loin, en soufflant la fumée de leurs cigarettes dans les halos de lumière. René connaît par cœur les gares qui jalonnent le trajet. Arras. Amiens. Creil. Pontoise. Saint-Denis. Paris. Ces noms exotiques le projettent au bout du monde. Ils montent dans un wagon à bestiaux où l'odeur musquée des chevaux les prend à la gorge. Hélène glisse, tombe dans le crottin. Sa robe est fichue. Ce n'était pas ainsi qu'elle s'imaginait le voyage, pleurniche-t-elle.

Au petit matin, ils entendent le branle-bas sur le quai, les machinistes et les conducteurs en pleine conversation, le sifflement de la vapeur et le train qui s'ébranle. La rousse, pressentant les ennuis à venir, commence à regretter ce coup de tête. René essaie de la rassurer. Que pourrait-il leur arriver, franchement ?

La patrouille ferroviaire les cueille à Arras, avant même de quitter les paysages de charbon. Des hommes moustachus à large carrure les encerclent. L'un d'entre eux saisit Hélène par le bras.

– Joli morceau, se réjouit-il, en lui claquant les fesses, il y aurait moyen de s'arranger.

René se dresse comme un coq et gueule de ne pas la toucher. L'agent lui envoie une lourde gifle qui le projette contre le wagon. Un voile rouge lui tombe sur les yeux. Il perd le contrôle de lui-même et fonce

tête la première dans la panse de l'homme. Tous les deux roulent par terre. Les autres agents se saisissent de lui et le battent jusqu'à ce qu'il perde connaissance, puis ils le traînent au bureau de la police spéciale des chemins de fer. Mandat de dépôt. Passage devant le juge, un vieux con aux attributs léonins, crinière et barbe blanche. L'homme lui fait les gros yeux par-dessus ses lunettes perchées au bout de son nez. La morale, rien que la morale, reconnaître ses torts, s'amender, rentrer dans le putain de rang. René s'agite sur sa chaise en face du juge. Il essuie ses mains moites sur son pantalon. Le discours du vieux bouc l'excède, sans parler de ses tics de langage : « Ce n'est pas honnête ce que vous avez fait, hein ? Ce n'est pas respectueux, hein ? Vous allez baisser les yeux, hein, nom d'une pipe, hein ? » Les gens qui se rengorgent de leur autorité lui ont toujours paru ridicules. Un rire nerveux le secoue et, une fois qu'il a franchi ses lèvres, ce rire se déploie, forcé, insupportable, tonitruant. Le juge affiche un air très contrarié.

Pour le voyage sans titre de transport et la rébellion, il écope de trois mois de prison. À sa sortie, Hélène refuse de lui parler. Entre eux, c'est fini. La rupture lui reste en travers de la gorge. Et de nouveaux ennuis se profilent, il est bon pour le service. Les autorités militaires notent la ligne dans son casier, alors elles suivent la procédure habituelle : affectation aux bataillons d'Afrique pour faire ses trois ans, c'est le traitement réservé aux fortes têtes.

– Je vais devenir le roi des sauvages ! s'esclaffe-t-il, sous le regard désolé d'un sergent.

Le train jusqu'à Marseille. La Méditerranée. L'Algérie. Les premiers temps, il se tient à carreau, mais cela ne dure pas. Au bout de trois semaines, René Josse éprouve la nostalgie du soleil pâle des Flandres, de la pluie lourde et des conseils de sa mère : couvre-toi bien, trouve une bonne place, mets des sous de côté et méfie-toi des filles. Il aurait dû l'écouter.

Mais là-bas, en Afrique, pouvait-il imaginer qu'il existât un pareil ennui ? Ses résolutions se fissurent. Il commence à faire des conneries pour se distraire. Manque l'appel. Répond aux supérieurs un peu cons sur les bords. Se bat. Les fautes s'accumulent, elles entraînent les punitions : les corvées, les jours d'arrêt, le gnouf. Trop, c'est trop. Le soldat Josse cumule. Direction le tribunal militaire. C'est à cause de la mélancolie, se défend-il, le cafard d'Afrique dont on parle dans les journaux.

Un général à gueule de basset préside le tribunal. Tout tombe dans son visage, ses oreilles, ses paupières, ses joues, son nez. Josse lui rentrerait ses airs paternels dans la gorge. Il l'étoufferait avec sa fausse commiseration. Il ne se prive pas de le lui faire savoir en le singeant, haletant comme un chien et poussant des aboiements, jusqu'à ce qu'un gardien le réduise au silence par des coups de poing dans l'oreille. Le général soupire. Encore un de ces tarés susceptibles de saper le moral de la nation, à mettre dans le même sac que les révolutionnaires et les pédéastes. L'État ne sait pas quoi en faire alors il les envoie en Afrique. C'est un problème. Avec de vraies troupes, le continent tout entier serait

français depuis longtemps. Le général en a ras-le-képi. Après délibération, le tribunal militaire condamne Josse à deux ans de compagnie disciplinaire.

– Compagnie disciplinaire ? demande-t-il. Quésaco ?

On lui explique. C'est le bagne militaire. Biribi, en argot des casernes. Il ne s'agit pas d'un endroit en particulier mais du nom générique des colonies pénitentiaires en Afrique du Nord, en réalité des chantiers mobiles où triment les impénitents militaires, condamnés aux travaux forcés. C'est ainsi qu'ils payent leur dette à la civilisation.

Pour commencer, Josse se coltine quinze jours de marche dans le désert d'Afrique. Malgré leur képi à bec de pélican, le soleil assomme les prisonniers. Le soleil, c'est la foudre au ralenti qui fend les chairs, c'est l'incendie qui racornit les corps dont il ne reste au matin qu'un bloc suintant et charbonneux. Le bidon d'eau tiède à l'abri sous sa vareuse devient son bien le plus précieux. Mais, curieusement, l'eau disparaît. Étrange. Comment l'eau peut-elle s'échapper d'un bidon fermé ? Une fuite ? Il humecte ses lèvres de quelques gouttes et le bidon sonne creux. Pas possible, putain de bon Dieu, il crève de soif ! Ça promet, Biribi !

De loin, il aperçoit le camp établi dans l'étendue de sable. Des petits groupes de tirailleurs montent la garde autour des tentes. Nul besoin de clôture en plein désert. Celui qui s'enfuirait serait fusillé par le soleil.

Un sergent énonce les règles aux nouveaux venus. Pendant l'insupportable leçon, Josse regarde ailleurs.

Le sergent le frappe, lui crache dessus et l'envoie chez le coiffeur. La règle à Biribi : crâne rasé à blanc, port de la moustache interdit. Quand il voit le résultat dans le miroir, Josse sent monter les larmes. L'homme qu'il était a disparu. Il rumine vengeance à voix basse.

– Calme-toi, petit, lui glisse le merlan. Pour survivre à Biribi, il faut suivre deux règles. Tu fermes ta gueule devant les chaouchs et tu cognes les emmerdeurs pour te faire respecter.

– Je ne suis pas du genre à m'écraser.

– Ce qui explique ta présence parmi nous. Je ne plaisante pas avec les chaouchs, ces petits gradés sont cinglés. Il pleut des châtiments corporels, ici. Tu connais le tombeau ? On te fout sous une toile de tente, pieds et poings liés. Les chaouchs te nourrissent une fois tous les deux jours. Le plus souvent, ils renversent la gamelle devant toi et tu te tords comme un ver pour lécher le sable.

Josse ricane. Le merlan cherche à lui faire peur, c'est sûr.

– Et la crapaudine ! Tes mains sont attachées à tes chevilles, mais dans le dos. Non seulement t'as l'air d'un con, mais surtout tu grilles au soleil. T'as déjà fait fumer un crapaud ? Il gonfle et boum !

– Tu plaisantes ?

– Absolument pas. La cruauté des chaouchs ne connaît pas de limite, mais je ne vais pas te faire l'inventaire des punitions. Moi, je n'ai pas envie de crever, alors je me fais tout petit, j'obéis, je lèche les bottes. Je vais te filer un tuyau, écoute bien. Pour rentrer dans les bonnes grâces

de ces messieurs, j'apprends par cœur les exploits de la Coloniale. Je sais tout sur Faidherbe, Borgnis-Desbordes ou Gallieni. En montrant mon intérêt pour les grands chefs militaires, je me fais bien voir. Les gradés pensent que je suis sur la voie de la guérison.

Après le coiffeur, Josse pénètre dans le cantonnement des prisonniers. Ses nouveaux camarades sont entassés sous la même toile, vêtus d'uniformes pisseux, répartis en deux groupes selon les règles strictes inventées par les hommes qui règnent en ces lieux. D'un côté, des bras puissants et des têtes de tueurs aux regards hostiles tournés vers Josse. Ils prennent leur temps pour le dévisager, fouillent dans leurs souvenirs, passent en revue leurs derniers cantonnements. Ce nouveau, est-ce un mouchard ? Un prévôt répudié ? Un homme dont on a juré la perte ? À l'autre extrémité de la tente, se terrent des êtres faméliques, aux corps pourris par les maladies vénériennes, le visage plongé entre leurs mains. Josse voit des damnés, des vaincus. Il contemple la lie de l'humanité. C'est un enfer qui l'attend.

Pendant deux ans, l'administration transbahute Josse de pénitencier en camp militaire, au beau milieu du désert, sous la garde de tirailleurs africains qui rêvent de coller aux bagnards une balle dans la peau. Ce n'est pas tous les jours qu'ils ont l'occasion de fracasser des Français.

Il s'en passe des choses en deux ans. On enterre ses amis, on se tatoue *Fatalitas* sur la poitrine, on passe ses nuits à rêver de femmes, alors on saute sur les camarades

pour assouvir ses besoins, mais surtout pour redorer sa réputation de mâle. Un homme, un vrai, se livre au rut, il possède, il pénètre. Parfois même, des brutes traitent leurs gitons comme de véritables petites femmes, avec des marques d'élégance et de courtoisie.

Tout le monde en est, ici, ça fait partie du truc. Alors il jette son dévolu sur un jeune voyou, Étienne Darien, qui porte un loup noir tatoué autour des yeux, un masque permanent sur son visage à la beauté lumineuse. Josse imagine la douleur de se faire piquer les paupières. À cause de sa constitution chétive qui l'incite à trouver un protecteur, Étienne joue le rôle d'une femme avec talent ; il accepte de subir tous les outrages. Et Josse s'éprend de lui. Ainsi va la vie. Étienne lui donne une part de son rabiote. Josse lui fait ses corvées. Étienne le caresse avec vigueur. Josse lui masse les épaules. À chaque fois que Josse lui demande s'il aime ça, le petit loup pousse des cris de jouissance, le visage déformé. En deux ans, on vit de véritables histoires d'amour.

Josse n'oublie pas les conseils du coiffeur. Il se renseigne sur les derniers exploits de la Coloniale. Les articles de presse en l'honneur d'un jeune officier intrépide attirent son attention. Le lieutenant Paul Voulet, fils de médecin, fait parler de lui pour sa redoutable efficacité dans la conquête du pays Mossi. En huit mois, Voulet conquiert un territoire énorme. Il entre dans Ouagadougou où il établit le protectorat français sur le pays et réalise la liaison avec le Dahomey. Ayant devancé les Anglais, il obtient une victoire diplomatique

qui ravit le gouvernement. Son emploi de la manière forte fait grincer des dents mais ses résultats parlent pour lui. L'institution s'incline. Josse se sent proche de Voulet. Il admire son audace. À plusieurs reprises, il rêve de se battre à ses côtés. Si on lui avait donné cette chance, il aurait accompli de grandes choses, il en est persuadé.

Mais sa réalité se trouve à Biribi. Comme tous les disciplinaires, Josse subit la férocité des chaouchs. Le pire d'entre eux, Saliacchi, règne par la terreur. Avec lui, suivre les ordres ne suffit pas pour s'en tirer à bon compte. Chaque soir, il entraîne à l'extérieur du camp une poignée de prisonniers choisis par ses soins. Un salopard trébuche au cours des exercices ? Il est bon pour un tour dans le désert. Un autre fait tomber son fusil factice ? Même tarif. Celui-là soutient son regard ? Idem.

Après avoir marché un temps, les prisonniers s'assoient autour d'une planche en forme de carré. S'ils s'agitent, les tirailleurs piquent leur nuque avec la baïonnette. Saliacchi sort de sa poche un vieux dé en ivoire aux points délavés par le temps. Puis il prend une timbale en fer-blanc pour servir de cornet. Le chaouch annonce la mise, en réalité le châtiment corporel, le plus souvent des coups de fouet. Les prisonniers lancent le dé à tour de rôle. Celui qui réalise le score le plus élevé s'en prend plein la gueule. Les tarés transpirent comme des porcs dans la fournaise parce qu'ils jouent leur peau sur un coup de hasard. Saliacchi appelle ce jeu *Alea jacta est*.

Il se croit malin avec son latin de pacotille, la seule locution qu'il a retenue de sa formation militaire. Il serait bien en peine d'en citer une autre.

À plusieurs reprises, Josse affronte ses compagnons d'infortune. Miracle : il s'en sort ! Pour la première fois de sa vie, il est touché par la grâce. Le chaouch le regarde avec une lueur d'admiration mêlée d'agacement. Il se fout de sa veine de cocu, de pendu, d'inverti, de taré. Mais au moins, il respecte les règles du jeu, sûr que la chance de Josse finira par tourner. Un jour tu gagnes, le lendemain, tu perds. Il ne peut en être autrement.

Si pour l'instant le sort épargne René Josse, en revanche il s'acharne sur d'autres. Saliacchi ressent pour Étienne Darien une haine viscérale. Il considère le beau jeune homme au loup noir comme un affront à la nation française. Il en fait une affaire personnelle. La main d'Étienne tremble en lançant le dé. La scoumoune le poursuit. Il perd, tout le temps.

– Vingt coups de fouet, Darien, ça va passer comme une lettre à la poste, se réjouit le chaouch.

* * *

– Je t'ai déjà parlé de Paul Voulet ? demande Josse, le nez plongé dans la *Gazette des colonies*.

– Des centaines de fois, grommelle Étienne Darien. Je ne vois pas ce que tu lui trouves, à ce salaud d'officier.

– Il n'a rien à voir avec les autres, c'est un soldat sorti du rang. Ça pourrait être toi ou moi. Grâce à ses exploits

au Mossi, il a été nommé capitaine. En ce moment, il monte une expédition pour conquérir le Tchad.

Le petit loup s'en fiche. La conquête de l'Afrique lui passe par-dessus la tête. Des problèmes plus urgents le préoccupent. Les punitions ont fait de son dos une plaie à vif. Avec son masque tatoué autour des yeux, il ressemble à un enfant triste qui a oublié d'enlever son déguisement.

– Comment tu fais pour gagner au jeu ? demande-t-il encore une fois. C'est quoi ton astuce ?

Il croit dur comme fer à la martingale de son amant, une façon de lancer le dé bien à lui, peut-être, ou de déposer un point de résine sur la bonne face. La question agace Josse car il n'y a pas de secret, c'est la vérité nue.

– Je ne baisse jamais les yeux, je reste digne, c'est pour ça que le bon Dieu est de mon côté, fanfaronne-t-il, sans se douter qu'Étienne prend sa réplique au pied de la lettre.

Le soir, dans le carré militaire, sous la surveillance des chaouchs, les prisonniers s'entraînent au maniement de fusils factices, pareils à ceux qu'ils avaient entre les mains, enfants, à l'école de la République. Même les tirailleurs ont l'œil vague et bâillent à s'en décrocher la mâchoire. Ils ne pensent qu'à se pieuter. Lors d'une séance, le fusil d'Étienne lui échappe des mains. Il regarde l'arme dans le sable sans y croire. Saliacchi se plante en face de lui et l'agonit d'injures. Ses postillons arrosent le visage du bagnard aux yeux écarquillés dans son masque noir.

– Ferme ta gueule, chaouch de mes deux ! hurle-t-il.

Les disciplinaires se figent. Leur cœur s'arrête de battre. Darien est-il devenu complètement dingue ? Saliacchi lui assène un coup de crosse en plein visage. Le gringalet s'effondre, mouché comme une chandelle.

– Une semaine de silo, annonce le chaouch.

Un prisonnier s'étouffe. Le silo... Une fosse dans laquelle on jette les hommes les mains liées. Les soldats y déversent des ordures. Les prisonniers se sustentent en fouissant la terre et se rencognent dans les coins d'ombre pour échapper aux morsures du soleil. Une semaine ? Le petit loup ne tiendra jamais le coup.

– Qu'est-ce que j'entends ? Des protestations ? Quelqu'un veut tenir compagnie à Darien ? crie le chaouch en avançant vers les hommes au regard fixé sur un point invisible à l'horizon.

Un silence blanc dans les rangs. Saliacchi désigne trois disciplinaires au hasard. Ils baissent leurs yeux de vaincus. Josse avance d'un pas.

– À quoi tu joues ? lui demande le chaouch qui reste un instant rêveur devant ce geste suicidaire.

Josse ne répond rien. Il ne le sait pas lui-même. Peut-être refuse-t-il de laisser son petit loup seul dans la mouise. Une chose est sûre, il n'a jamais su calculer les conséquences de ses actes. Saliacchi donne l'ordre aux tirailleurs d'emmener Josse avec les autres. Deux soldats immenses saisissent Darien par les pieds pour le traîner à l'extérieur du camp. Les mains derrière la nuque, les autres marchent jusqu'au silo, un trou béant de

six mètres de long, quatre de large, trois de profondeur. Sans crier gare, les soldats poussent Étienne dedans. Il tombe au fond dans un bruit sourd. Des lamentations et des geignements montent dans le ciel trouble.

Au bord du trou, les quatre prisonniers se tiennent assis autour de la planche de jeu. Saliacchi annonce la mise : une semaine de fosse pour accompagner l'inverti. Le plus gros score remporte la partie. Le premier lanceur fait un 5. Le second un 2. Le troisième un 4. Quand Josse joue à son tour, le dé s'arrête sur le 1. Le perdant est livide, les larmes lui coulent le long des joues. Sa vie ne tient plus qu'à un fil. Saliacchi secoue la tête de dépit.

– Un coup pour rien, on recommence.

Les hommes n'en croient pas leurs oreilles. De mémoire de bagnard, personne n'a jamais vu Saliacchi commettre une entorse à la loi du jeu. Le chaouch fait tourner son index pour indiquer le même ordre de lanceurs

Le premier fait 1. Soulagé, il plaque ses mains sur son visage et s'écrie Jésus Marie Joseph. Le second fait 3. Le troisième 1. Josse lance le dé qui s'arrête sur un 2.

– Relance, ordonne Saliacchi.

– Mets-moi tout de suite dans la fosse, tu gagneras du temps.

– Dernier avertissement, après je donne l'ordre à mes tirailleurs de te couper la langue.

Josse lance le dé qui roule jusqu'au bord de la planche et s'arrête encore une fois sur le 1. Un disciplinaire pousse un gloussement nerveux.

– Recommence ! hurle Saliacchi.

Josse refait un 1. Puis un autre. Et encore un. À son cinquième lancer, il fait un 2. À son sixième, de nouveau un 1.

Saliacchi, fou de rage, renverse la planche d'un grand coup de pied. Le dé vole dans le sable où il s'enfonce. Le chaouch donne l'ordre aux disciplinaires de fouiller le sol grain par grain et ils ont intérêt à le retrouver sinon c'est le silo pour tout le monde.

– Jetez ce taré dans la fosse, crache-t-il.

Les soldats lui attachent les mains dans le dos en serrant si fort que la corde lui scie les poignets. Ils en profitent pour le passer à tabac. Ils lui pètent le nez et lui cassent les dents. Josse crache des glaviots ensanglantés. Les soldats le poussent dans le trou à son tour. Il tombe à plat ventre à côté d'Étienne. Le bruit de sa poitrine sur la pierre crayeuse du désert. Son front frappe le sol. Respiration coupée. Les militaires leur adressent des gestes obscènes avant de retourner au campement. Le crissement de leurs semelles dans le sable s'amoindrit et puis plus rien.

Josse se relève avec peine. Du bout du pied, il retourne Étienne dont les yeux, derrière le loup noir, sont gonflés et clos. Une arcade ouverte dévoile l'éclat blanc de l'os. Les mouches se promènent sur son visage. Il colle son oreille sur la bouche de son partenaire. Sa respiration est faible. Étienne est vivant, mais pour combien de temps encore ?

À force de se démener, Josse sent les liens se relâcher mais ses poignets, cisailés et poisseux de sang, lui

font un mal de chien. Le soleil lui tape sur la tête. Son corps hurle de soif. Il se plaque contre une paroi pour gratter un peu d'ombre, appuie son visage contre la terre et crache de la poussière brûlante. Il s'endort dans un coin, se réveille en tremblant dans le froid glacial de la nuit saharienne. Il crie à s'en briser la voix avant de perdre connaissance.

Des voix le réveillent. Des ordres aboyés. Saliacchi et ses hommes apparaissent au bord de la fosse. Les gardiens épaulent les fusils. Feu ! dit le chaouch. Josse pisse dans son froc. Les détonations ne résonnent pas, seuls se font entendre des cliquetis d'armes à vide. Il s'agit d'un simulacre d'exécution. Saliacchi contemple son œuvre. Les deux sous-merdes au milieu d'un amas de bidons, couchés dans les remugles, piqués des mouches, terrorisés. Un soldat balance dans la fosse le fond d'une marmite. Le brouet se mêle à la poussière. Un autre lâche un bidon ouvert dont l'eau précieuse glougloute et se perd, absorbée par le sol. Josse se précipite, redresse le bidon avec ses pieds, tombe à genou et colle sa bouche autour du goulot pour boire un liquide au goût d'urine.

– Étienne ! Réveille-toi, on a de l'eau.

Darien se tient assis contre la paroi, tête inclinée, menton posé sur la poitrine. Sa respiration graillonne. Son visage boursoufflé exprime une douleur lancinante. Il se traîne à genoux, penche la tête, perd l'équilibre, renverse le bidon. L'eau précieuse disparaît dans la poussière. Il n'en reste plus une goutte. À la vue de ce gâchis, Josse pousse un cri de fureur.

Aux nuits s'enchaînent les jours, le soleil encore, la chaleur écrasante. La soif le brûle de l'intérieur. Sa gorge prend la consistance du papier de verre. Des coliques épouvantables s'emparent de lui. Le souvenir des Flandres lui défonce le moral. La nuit, Josse ne dort pas, ou peut-être qu'il dort, comment savoir ? Jour, nuit, tout se mélange, le temps se déglingue. Il ressasse son histoire. S'il se retrouve dans cette fosse, au bout du compte, c'est à cause d'une femme. Étienne se met à rire. C'est la dernière fois que Josse entend son rire enfantin et communicatif.

– Tu trouves ça drôle ?

– Tous les prisonniers racontent la même histoire. S'ils sont tombés aussi bas, la faute en revient aux femelles. Ce n'est pas mon cas. Moi, j'ai tué un homme au cours d'une permission. Et je ne regrette rien. Je le referais sans hésiter.

Le petit loup n'en dit pas plus. Son état se détériore rapidement. Il ne bouge plus. Une auréole sombre macule son pantalon. Josse comprend soudain d'où vient l'odeur épouvantable de charogne et pourquoi les mouches toujours plus nombreuses tournent autour d'Étienne. Elles s'attaquent à ses mains, à son entrejambe. Elles se régalent de la toile imprégnée de merde.

Une nuit de plus. En se réveillant, Josse perçoit un infime changement dans la fosse. Une absence.

– Étienne ?

Le petit loup ne répond pas. Josse avance à genoux jusqu'au corps étendu et souffle sur le visage pour en

chasser les mouches. Horrifié, il les voit sortir de sa bouche comme d'un tunnel. Il hurle pendant des heures. Personne ne vient. Josse est persuadé qu'il va mourir. Il ne peut pas en être autrement. Il s'évanouit. Quand il reprend conscience, des silhouettes noires se dressent autour de la fosse. Des soldats descendent et le libèrent de ses entraves. Merci, dit-il. Sa reconnaissance est véritable. Ils l'aident à remonter à l'échelle. Merci. Il tombe à genoux et embrasse les pieds du chaouch. Il lèche la poussière sur ses bottes. Il n'en revient pas de la bonté de cet homme dont il a perdu le nom. Jamais il ne lui fera l'affront de le regarder dans les yeux. Un mot, un seul, sort de sa bouche, en boucle. Merci. Merci. Merci.

La circulation était dense sur le boulevard Laferrière, où se dressaient des immeubles haussmanniens de six étages. Les voitures au service de la clientèle cosmopolite tourbillonnaient devant les hôtels de luxe où des hommes d'affaires en costume croisaient des princes enturbannés. Le lieutenant Julien Koestler força le passage pour se rendre au cœur du quartier Mustapha, sur les hauteurs d'Alger, à l'adresse d'une villa ottomane comme aimaient en posséder les nantis, un palais de marbre aux murs percés d'arceaux, délicatement posé dans l'écrin de son parc où se côtoyaient palmiers géants, eucalyptus et cyprès. La demeure, située au sommet d'une colline accessible par une route en lacets, appartenait à la famille Wandell, dont le patriarche avait dirigé la Banque des Colonies, un établissement incontournable pour qui voulait faire des affaires en Algérie et, plus largement, dans les territoires français d'Afrique. Le commissaire Gloaguen, un homme à la peau mate et aux cheveux noir de jais, attendait Koestler devant la villa.

– Merci, lieutenant, de venir aussi vite, dit-il en lui serrant la main. C'est rare que je fasse appel à l'armée dans le cadre de mon travail, mais ce crime exige la présence d'un enquêteur militaire, alors autant gagner du temps.

Ils remontèrent une allée en marbre, en contournant une fontaine dotée d'un bassin en hauteur, dans un mélange moderne de classicisme ottoman et d'Art nouveau.

– Un massacre épouvantable, expliqua Gloaguen, nous avons six victimes sur les bras, dont Arthur Wandell, fils aîné du magnat et militaire d'expérience, ainsi que son épouse. Les journaux vont se jeter sur cette affaire comme des chiens sur un os. J'ai assigné à résidence le voisin qui a donné l'alerte. Deux de mes hommes montent la garde devant chez lui. Il a vu les suspects s'enfuir de la villa par la porte de service, puis prendre la route qui redescend vers la ville.

– Ça fait combien de temps ?

– Deux heures, à peu près. J'ai envoyé des agents à leur poursuite. Le centre-ville se trouve à trente minutes de marche. À l'heure qu'il est, les fuyards peuvent se cacher n'importe où, que ce soit dans le quartier français ou la Casbah. Ils ont même eu le temps de pousser du côté de Bab-el-Oued.

Les deux hommes entrèrent par la porte principale de la villa. Les propriétaires, Arthur Wandell et son épouse, gisaient dans le grand hall, meublé de fauteuils et de guéridons. Ils portaient des tenues de soirée : costume noir, chemise blanche et rose rouge à la boutonnière

pour lui ; sa femme était vêtue d'une robe crème en provenance du meilleur tailleur d'Alger, serrée à la taille et s'épanouissant sur un tablier de mousseline, sans oublier un chapeau piqué de plumes d'autruche qui avait roulé un peu plus loin. Wandell avait reçu une balle en plein visage, sous l'œil, et une autre dans la nuque. Il baignait dans une flaque de sang. Quant à sa femme, s'ouvrait dans sa robe, à l'endroit de son cœur, un trou ridiculement petit, mais suffisant pour lui infliger une mort instantanée.

– La visite continue, annonça Gloaguen, le visage fermé.

Ils traversèrent un grand salon en désordre, où des tiroirs sortis de leurs meubles étaient retournés par terre, pour découvrir un troisième corps replié en chien de fusil sur le carrelage : celui d'un tirailleur soudanais au paletot bleu caractéristique. Touché au ventre, il avait rampé en laissant des traînées de sang derrière lui. Il n'était pas allé bien loin, quelques mètres tout au plus, avant de crever comme une bête, la tête glissée sous une commode, dans une tentative dérisoire de se mettre à l'abri. Une antilope empaillée regardait la scène d'un air absent.

– Qu'est-ce que ce soldat faisait là ?

– C'était un surveillant au pénitencier de Bab-el-Oued, affecté aux disciplinaires, que Wandell employait pour des travaux dans sa villa, en compagnie de deux de ses camarades, répondit Gloaguen.

Le système était connu. L'armée ne se contentait pas de garnir les rangs des établissements de travaux

publics avec ses condamnés militaires, elle fournissait également aux riches colons de la main-d'œuvre issue de son système pénitentiaire à un prix défiant toute concurrence. C'était un arrangement gagnant-gagnant : des subsides pour l'armée, des économies pour les propriétaires privés.

– Ce sont des hommes sous la responsabilité de l'armée qui ont commis le crime ?

– C'est pour cette raison que je vous ai appelé, lieutenant.

Ils entrèrent dans l'immense jardin clos en pleine rénovation. Des allées de terre en attente de pavage conduisaient à un kiosque parisien, flambant neuf ; sur la droite, une autre fontaine ornée de zelliges pour apporter de la fraîcheur ; des tranchées bordées de monticules de terre ; des canalisations ; des dalles de marbre empilées sur une palette. Plus loin, des carrés d'acacias et d'arbousiers fraîchement plantés donneraient de l'ombre dans les années futures. Dans ce joli jardin en devenir gisaient trois corps supplémentaires. Près du kiosque, un tirailleur au visage défoncé. Il ne fallait pas chercher loin l'arme du crime puisqu'un pavé taché de sang gisait à ses côtés. Devant la dépendance, un caporal-chef de la pénitentiaire, un Africain lui aussi, criblé de balles, le pantalon descendu à mi-cuisse, comme si on avait voulu le lui retirer avant de renoncer. La dernière victime était une jeune femme au teint clair, portant un tablier de servante, la gorge et la poitrine lardées de blessures. Massacre était le mot juste. Six morts

au total : deux colons richissimes, trois tirailleurs africains et une domestique en âge d'aller au lycée.

On avait retrouvé sur place des vareuses grisâtres, sur lesquelles étaient cousus des numéros d'identification, ainsi que des casques à bec de pélican. Il arrivait parfois que l'on voie dans la ville des colonnes de prisonniers dans leurs uniformes en grosse toile, se déplaçant au pas cadencé pour travailler sur des chantiers. Impossible de distinguer leurs visages perdus dans l'ombre de leurs longues visières. De l'aube à la nuit tombée, ils creusaient des routes et cassaient des cailloux, les pieds entravés par des chaînes, sous la surveillance des tirailleurs.

– Que s'est-il passé selon vous ? demanda Koestler.

– À première vue, il s'agit de bagnards. Ils ont commencé par tuer la domestique et les tirailleurs, se sont emparés de leurs armes et ont foncé dans la maison où ils ont tué le dernier soldat et le couple Wandell. Puis ils ont fouillé les lieux avant de s'enfuir par la porte de service, déguisés avec les vestes des soldats. Mais certains détails ne collent pas.

– Pour quelle raison un tirailleur a-t-il délaissé son poste de surveillance pour entrer dans la villa ?

– Par exemple. Et pourquoi trouve-t-on aussi peu de traces de lutte dans le hall ? Des coups de feu ont été tirés dans le jardin. Impossible de ne pas les entendre. Après tout, Arthur Wandell était un militaire aguerri, formé pour le combat. Or, il semble avoir été pris par surprise. Un autre point à éclaircir : il n'y avait aucun membre du personnel dans la villa, à part la bonne. Elle

s'appelait Jacqueline. En tout cas, c'est le nom inscrit sur sa gourmette.

– On lui a fait payer sa présence ici. Les autres ont essuyé une mort propre, en comparaison du déchaînement bestial dont elle a été la victime. Même le tirailleur au crâne écrasé à coups de pavé n'a pas subi un pareil acharnement. Une balle aurait suffi pour la tuer mais l'assassin a utilisé la baïonnette. Il en voulait vraiment à cette petite.

Koestler se mit dans la peau des fuyards. À leur place, il aurait cherché à se rendre à Bab-el-Oued, même si leur pénitencier d'origine se trouvait là-bas. Le petit port arabe était devenu un bazar indescriptible depuis la libéralisation du transport maritime, une initiative de l'administration pour développer le commerce en Algérie. Les bateaux grouillaient sans contrôle. Avec une coque de noix, n'importe quel pékin montait son entreprise et transportait, un peu plus loin sur la côte, des marchandises et des voyageurs pour un prix dérisoire. Une simple barque ne permettait pas de traverser la Méditerranée, bien sûr, mais en longeant le littoral, on pouvait gagner un autre port, où monnayer un passage en Espagne relevait de la formalité.

– Nous cherchons deux hommes, peut-être déguisés en tirailleurs, même si à leur place, j'échangerais ces uniformes contre des tenues moins voyantes. En tant que disciplinaires, ils ont le crâne rasé et la moustache leur est interdite. Ils sont dangereux parce qu'ils n'ont plus rien à perdre. Ils savent que ce massacre les conduira

directement au peloton d'exécution. Ils n'hésiteront pas à tirer. Je vais demander à la préfecture l'autorisation de déployer un escadron pour quadriller la ville et installer des barrages aux portes de Bab-el-Oued et de Bab-Azoun. Combien d'hommes pouvez-vous mobiliser ?

– J'en ai déjà envoyé une demi-douzaine à leur poursuite. Je ne peux pas faire mieux, désolé.

Koestler grimaça mais il ne fut pas surpris. Alger semblait dans le chaos depuis que les antisémites avaient pris le contrôle de la ville. Le parcours de Max Régis, leur figure de proue, laissait songeur. Adeptes du coup d'éclat, rédacteur en chef du journal *L'Antijuif algérien*, il demandait à cor et à cri l'indépendance de l'Algérie afin d'appliquer ses idées sur la race française. La sédition pour avoir les mains libres ! Il avait tant de gueule qu'il avait été élu maire de la ville à vingt-cinq ans. Révoqué trois mois plus tard, condamné, emprisonné, relâché, il avait réussi à retrouver de l'influence malgré le bilan politique désastreux de son court mandat : violence endémique et effondrement du commerce. Les colons tenaient à leur cher Max. Une blague courait à Alger : les Français voteraient volontiers pour une chèvre, du moment qu'elle fût antisémite. Certains d'entre eux se donnaient encore du « Mort aux Juifs » en guise de salut. Le rêve d'une ville débarrassée de ses parasites persistait. Au début de son mandat, appliquant son programme à la lettre, Max Régis avait purgé la police de ses éléments juifs et des agents qui s'étaient opposés aux exactions antijuives. Le résultat ne s'était pas fait

attendre : avec ses effectifs réduits d'un tiers, la police ne parvenait plus à faire respecter l'ordre ; l'insécurité avait explosé.

Les deux hommes sortirent du jardin par la porte de service. L'air était empreint de douceur, l'atmosphère paisible. Même les chiens errants se faisaient rares, ici. On avait envie de s'asseoir sur un banc et de se laisser porter par la rêverie dans ce quartier huppé.

– Vous tenez le coup ?

– À part quelques amis sûrs, je n'ai confiance en personne, soupira Gloaguen. La hiérarchie connaît mes positions républicaines. Je subis des pressions. Certains collègues me savonnent la planche alors que j'ai déjà fort à faire avec l'épidémie d'attaques contre les encaisseurs.

– En cas de besoin, vous pouvez compter sur moi.

Gloaguen afficha un sourire amer. Il ne voyait pas ce que Koestler, ni quiconque, pouvait faire pour lui.

– Votre témoin s'impatiente, dit-il en désignant une fenêtre de la villa voisine, derrière laquelle se tenait une silhouette attentive.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

TOMEK GAYRAL
CORRECTION

HERVÉ DELOUCHE
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2024